

La Fin Justifie-T-Elle Les Moyens ? La Justice Dans « Les Justes » D'albert Camus

Dr. Daniel Annan-Eduful, Kessben University College, Kumasi, Ghana, West Africa.

Manuscript Received: Nov 11, 2024; Revised: Nov 12, 2024; Published: Nov 13, 2024

Abstract

The correlation between *Ends* and *Means* has remained controversial from time immemorial. To date, whether *ends* justify *means* and vice versa have never become a settled issue. This makes the topic we are investigating today very important in the field particularly of Justice and generally of the Social Sciences and Humanities. Should some people continue to think that the achievement of their endeavor matters no matter the methods adopted or the latter must be genuine at all costs? Is it in appropriate to reject personal suicide and accept to murder somebody? Again, to what extent could one consider an action as a necessary evil? Our investigation thus aims to test the assumptions by seeking to determine what is supposed to receive focus in every human endeavor with regard to *ends* and *means*. In the light of this, our focus is on **Justice** from the viewpoint of a decision to kill a dictatorial king with children so as to manifest freedom and happiness. At the end of it all, that *the success of the day should not be judged by the evening harvest other than the grains sown* becomes the key message and a summary of major findings. This contributes to the field (especially vis-à-vis ethics) in as much as it reinforces focus on the *means* – which reflects existing table of values, law and equity – in every **human** effort.

Keywords: Bonheur, Fins, Moyens, justice

Introduction

« La fin », c'est le but dont l'accomplissement mérite la mise en place des instruments et des stratégies sous forme de « moyens ». La justice, c'est le principe moral qui exige le respect du droit et de l'équité. C'est l'existence d'un système généralement convenable où on est censé adopter les moyens propices pour agir, et pour traiter son voisin afin que se manifestent l'Égalité, la Liberté et la Fraternité qui mènent au bonheur de l'homme. La justice se définit aussi dans un sens distributif. Selon Platon dans sa *République*, faire manifester la justice, c'est « donner à chacun ce qui lui est dû ». Karl Marx, lui, considère que cette portion équitable à chaque individu soit au moins « assez pour subvenir à ses besoins ». La justice peut être aussi punitive sous forme de châtement que celui qui a commis le crime mérite. La rétribution devrait donc être proportionnelle vis-à-vis de son crime. D'où la sentence biblique de Moïse : « Œil pour œil, dent pour dent ». Il est normal pour l'homme de justifier ses actions, de démontrer l'exactitude, la vérité, le rationalisme, la moralité ou la justesse de ses actions. C'est-à-dire que la qualité des actions bien réglées, exactes et donc bien adaptées à leurs fonctions. Ceci nous amène à la notion de devoir : ce qu'une personne devrait faire (une obligation morale), la bonne action dans la perspective de la réalisation des nobles fins universelles de l'existence. A cette étape, posons-nous cette question : Peut-on considérer que la soi-disant elle les moyens ? ». C'est-à-dire qu'en l'absence d'une table de valeurs quelconques, les bonnes ou les justesse des fins mérite n'importe quels moyens pour les atteindre ? En d'autres termes, « La fin justifie-t-elle mauvaises conséquences d'une action aident-elles respectivement à décider si l'action les enchaînant est juste ou injuste ? Doit-on se soucier des moyens pourvu que la fin soit voulue ? Ou doit-on mesurer les actions de façon à en purger ou mitiger les dégâts malgré l'urgence et la nécessité des fins ? En voilà le genre de questions auxquelles la présente étude a pour mission de répondre. Cette étude éliminera donc la logique de la question des fins et des moyens vis-à-vis de la justice dans *Les Justes* d'Albert Camus. A la lueur de cette pièce, notre première partie, **Les Fins**, répondra aux questions-clés : *Quelles fins, qui les veut et pourquoi les veut-on ?*; la deuxième, **Les Moyens**, mènera à une étude du conflit équilibré, leur bien-fondé et leur raison d'être ; la troisième partie, **La Fin Justifie-t-elle les Moyens ?**, tendra à examiner le parti-pris et sa justification à la lumière du texte afin de déboucher sur une synthèse sous forme de **Conclusion** qui sera suivie à son tour d'une **Bibliographie** qui incitera à aller loin.

2.1. Les Fins

Le résumé suivant répond aux questions : *Quelles fins ? Qui les veut et pourquoi les veut-on ?*

Pour abattre la tyrannie afin que les citoyens russes assument le bonheur, l'organisation de combat du Parti social Révolutionnaire (représentée par « les justes », un groupe de terroristes russes formé des militants) est chargée de tuer le Grand-duc Serge en jetant une bombe sur sa calèche. Mais quand le militant chargé de lancer la première bombe s'aperçoit dans la calèche du neveu et de la nièce du grand-duc – deux enfants – il suspend son geste, car « *tuer des enfants est contraire à l'honneur* ». Plus tard, il lancera les bombes et le grand-duc sera tué. Arrêté, il accepte sans faiblir une mort qui lui rend l'innocence.

A part ces trois parcours, le résumé laisse entrevoir la notion d'une fin ultime : l'accès au bonheur. Dans la pièce elle-même, on se rend compte que les militants sont en quête aussi des fins pénultièmes suivantes : un état idéal de libération, de tolérance, de justice, de fraternité, aussi bien que de plénitude. Bref, à tout ce qui rend le bonheur à chaque individu ou à la plus grande majorité des individus dans les sociétés russes. Ainsi, Stépan aimerait qu'on agisse vite pour « *hâter la libération du peuple russe* » (p. 17). Il croit fort bien que le groupe arrivera « *à bâtir une Russie libérée du despotisme, une terre de liberté qui finira par recouvrir le monde entier* » (p. 63). Annenkov, de sa part, ne compte jamais cesser de veiller « *à ce que la terre soit rendue au peuple*. » Dora a ces paroles à nous transmettre : « *Quand tout sera fini, il (Stépan) sera heureux* » (p. 35). Elle espère qu'elle aura, elle-même, après tout, « *un étrange bonheur dans le cœur* » (p. 42). Elle pense toujours au « *temps où les enfants russes ne mourront plus de faim* » (p. 62).

Ces fins réunissent donc tous les révolutionnaires (Dora, Kaliayev, Stépan, Annenkov, Voinov, Skouratov, Foka et même le Gardien). L'attention de tous ces révolutionnaires portera donc sur ces fins. Ce qui veut dire qu'ils sont tous unis dans leur résolution de faire réaliser éventuellement le bonheur. Pour Kaliayev, c'est inouï de « *parler de l'action terroriste sans y prendre part* » (p. 37). Annenkov rappelle la complicité de tous : « *(Vous souvenez-vous de qui nous sommes ? Des frères, confondus les uns aux autres, tournés ... pour la libération du pays* » (ibid.)

On se rend compte donc que la libération, la tolérance, la fraternité, aussi bien que la plénitude elles-mêmes constituent des moyens qui s'attachent si étroitement à la fin ultime, le bonheur ; elles lui servent de causes efficaces. Ce qui exclut de les étudier en tant que moyens spécifiques.

2.2. Les Moyens

Le premier moyen, en guise de fin précédant immédiatement les fins ultimes et pénultièmes connexes, c'est abattre la tyrannie en tuant le grand-duc Serge pour créer un état idéal, un régime fondé sur la justice.

C'est vraiment en abattant la tyrannie que lesdites fins peuvent être réalisées. Cette neutralisation de la dictature suit promptement un autre, sous forme de fin déguisée : tuer le grand-duc Serge. Kaliayev nous résume cette aspiration : « *Tu le tueras avec nous* » (p. 34). Il précise qu'ils sont « *tournés vers l'exécution des tyrans, pour la libération du pays* ». Dora nous dira donc : « *Il faut tuer le despotisme* » (p. 42). Nous comprendrons donc que « *Yanek accepte de tuer le grand-duc* » (p. 62). Stépan, lui, affirme : « *... nous tuons le grand-duc et nous abattons la tyrannie* » (p. 16). Kaliayev s'exclame : « *Quoi ! J'aurais le tyran devant moi et j'hésiterais ?* » (p. 20). Il insiste : « *Ce n'est pas lui que je tue. Je tue le despotisme* » (p. 42). Il se résout : « *J'ai accepté de tuer pour renverser le despotisme* » (p. 63) et il en est fort heureux : « *Toute la Russie saura que le grand-duc Serge a été exécuté à la bombe par le groupe de combat* » (p. 17).

Ce dernier moyen, la tuerie du grand-duc, s'avère très controversé. Il est controversé car il constitue le thème central de la pièce : Doit-on supprimer tout objet qui barre l'atteinte à la fin ultime ? C'est-à-dire, exige-t-il qu'on abatte le grand-duc, y compris son neveu, sa nièce et même la grande-duchesse s'il est possible ? Ou bien serait-il plutôt juste de sauvegarder la vie de toutes ces personnes autre que celle du grand-duc qui symbolise la tyrannie ? Est-il enfin justifiable d'atteindre les fins par n'importe quels moyens ou bien la justesse de ces fins est-elle censée s'inscrire dans la perspective de la moralité des moyens employés ? Cette problématique nous mène à la question de laquelle est suprême, la fin et les moyens. En voici une problématique qui demande une étude équilibrée de ce qui invoque chacun des deux phénomènes dans la pièce.

2.2.1 Prééminence de la Fin

Stépan, chargé de « *maintenir la liaison avec le Comité Central* » (p. 18), est sans doute convaincu que la révolution justifie tout : débauche, meurtre, destruction. Stépan est donc entièrement différent dans toutes ses attitudes à part partager avec les autres la même conviction vis-à-vis de la nécessité de réaliser la fin ultime et de reconnaître l'Organisation en tant que référence. Dora observe ce fait très tôt : « *Stépan est différent* » (p. 35). Conséquemment, d'après Stépan, les moyens ne valent rien, ne se justifient que par la fin. Aucune limite pour lui ne s'impose donc aux moyens que le groupe devrait employer pour atteindre ses fins : « *Rien n'est défendu de ce qui peut servir notre cause* » (p. 61). Sa conviction est totale : « *Il n'y a pas de limites ... Et si cette mort vous arrête, c'est que vous n'êtes pas sûrs d'être dans votre droit. Vous ne croyez pas à la révolution* » (p. 63). Le mot « droits » ici présuppose la justesse des moyens. Il n'a plus peur de rien. Même s'il le fallait, il pourrait rentrer dans la police et de jouer sur deux tableaux, comme le proposait Evyo. Il est fort conscient de l'atrocité des moyens qu'il propose ; seulement, la réalité vécue par lui paraît en avoir émoussé tous les effets possibles. Cette réalité lui impose plutôt des justifications pour son attitude, justifications qui lui fournissent un idéal abstrait de justice absolue qu'il place au-dessus de tout. Ainsi, ce qu'on appelle démesure lui paraît exigence, nécessité et justice. Les revendications de la justice punitive, le retranchement du despotisme, la nécessité de rendre le pouvoir au peuple, la difficulté voire l'impossibilité d'avoir à tout recommencer aussi bien que les directives de l'Organisation en tant que référence lui servent de justification. L'exigence de la justice punitive lui constitue une demande naturelle de la vengeance contre la tyrannie. Pour lui, après tout, la violence n'engendre-t-elle pas la violence ? Stépan peut à peine détacher son imagination de la chaîne d'atrocités, lui-même victime, commises par la dictature : fouets, suicides, tuerie, arrestations, emprisonnements, etc. les blessures du passé ne lui semblent pouvoir être expiées qu'à travers une révolution sanglante. Il propose donc qu'on permette à la justice de réclamer naturellement sa rétribution.

La vengeance, pour lui, est nécessaire contre un régime qui a tellement semé la panique. C'est le seul moyen d'expiation ou de rachat : « *la bombe seule est révolutionnaire* » (p. 18). C'est donc la raison pour laquelle il est trop soucieux de « *combien en (bombes) faudrait-il pour faire sauter Moscou* » (p. 20). Il insiste donc : « *Je veux lancer la bombe* » (p. 28). Il ne peut jamais arriver à la vie de façon à épargner celle des enfants. Il croit qu'« *un vrai révolutionnaire ne peut pas s'aimer* » (p. 32). La haine le possède, lui-même le concède : « *Oui, je suis brutal. Mais pour moi la haine n'est pas un jeu. Nous ne sommes pas là pour nous admirer. Nous sommes là pour réussir* » (p.32)

Selon Voinov, la vérité que Pierre le Grand avait édifié Saint-Petersbourg avec le sang et le fouet lui a dérobé son éducation si bien que l'inutilité de la vérité lui paraît désormais lucide et le fait se résoudre : « *Je mens. Mais je ne mentirai plus le jour où je lancerai la bombe* » (p. 23). Stépan, qui a fait trois ans en prison, nous indique son malheur : « *J'ai eu honte de moi-même, une seule fois, et par la faute des autres quand on m'a donné le fouet. Car on m'a donné le fouet. Le fouet, savez-vous ce qu'il est ? Vera était près de moi et elle s'est suicidée par protestation. Moi, j'ai vécu. De quoi aurais-je honte, maintenant ?* » (p. 69). Annenkov le leader lui-même profère la menace pour indiquer que tout n'est pas permis : « *Des centaines de nos frères sont morts pour qu'on sache que tout n'est pas permis* » (p. 61). Schweitzer est mort par accident. Tout ceci indique la violence semée par le régime.

Selon Stépan, une autre justification de ses propos, c'est la nécessité d'obéissance aux directives de l'Organisation. L'Organisation, en fait, constitue pour lui la référence, la table des valeurs à laquelle toutes les actions des révolutionnaires devraient correspondre. Il pense que Kaliayev « *devait obéir* » (p. 57). Il s'attache religieusement aux normes référentielles : « *Je le pourrais si l'Organisation le commandait* » (p. 59). Il croit fort bien à la réussite de la révolution dès que les directives de l'Organisation seront mises en place : « *Je n'ai pas assez de cœur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, ... la révolution triomphera* » (p. 59). Pour lui donc la fin est primaire et les moyens sont accessoires.

Encore, Stépan croit que la primauté de la fin sur les moyens est juste et que plusieurs autres facteurs le prouvent : la chance ne vient qu'une seule fois, beaucoup d'attentats ont échoué, la tension devient inéluctable et les risques et le malaise insupportables, la difficulté voire l'impossibilité de la réussite devient fuyante, les sacrifices aussi bien que la gêne d'avoir à tout réorganiser s'avèrent suicidaires. Il nous les résume tout : « *Deux mois de filatures, de terribles dangers courus et évitées, deux mois perdus à jamais. Egor arrêté pour rien. Rikov pendu pour rien. Et il faudrait recommencer ? Encore de longues semaines de veilles et de ruses, de tension incessante, avant de retrouver l'occasion propice ? Etes-vous fous ?* » (p. 58).

Dans sa sagesse induite par l'expérience, Stépan n'a pas besoin qu'on le fasse comprendre que le régime tsariste se retranche dans le pouvoir si bien que le peuple russe manque d'accès à la suzeraineté qui est sienne. A

part donc la révolution, cette suzeraineté populaire ne serait qu'un mythe et les atrocités s'éterniseraient. Devrait-il y tomber victime à jamais ? Sa détermination est donc bien fortifiée ! Entre alors en jeu la notion fondamentale de démesure, qu'il nomme justice, excluant toute autre considération.

Ce n'est donc pas surprenant que lui, toujours accroché à sa notion de justice, ait plein de confiance en ses propres moyens : « *Oui, s'il le faut, et jusqu'à ce qu'il comprenne. Moi aussi, j'aime le peuple* » (p. 60) et puis « *Que m'importe si nous l'aimons assez fort pour l'imposer à l'humanité entière et la sauver d'elle-même et de son esclavage* » (ibid.). Même Kaliayev exhibe sa crainte : « *Stépan aurait raison alors. Et lui faudrait cracher à la figure de la beauté* » (p. 37). Sarcastiquement, Stépan fait comprendre son point de vue de l'échec de Kaliayev : « *Cela faisait trop de monde, je suppose, pour notre poète* » (p. 54). Et puis, il cherche à évoquer la sympathie pour sa propre conception de justice : « *parce que Yanek n'a pas tué ces deux-là, des milliers d'enfants russes mourront de faim pendant des années encore ... Alors choisissez la charité et guérissez seulement le mal de chaque jour, non la révolution qui veut guérir tous les maux, présents et à venir* » (p. 62).

2.2.2 Primauté des Moyens

Les moyens prennent-ils le dessus sur la fin ? Voilà une problématique dont le développement dévoile en même temps la notion fondamentale de mesure de la révolte, ce qui à son tour, nous révèle l'envers de la médaille de la notion de justice. Les questions suivantes en constituent les points de départ : Faut-il prendre la vie des deux enfants innocents dans la calèche du grand-duc ? Jusqu'où faut-il s'enfoncer dans le mal pour faire triompher le bien et abolir le despotisme ?

Kaliayev et Dora nous dévoilent d'emblée les arguments solides qui exigent que les moyens soient considérés comme étant plus importants que la fin. Tout d'abord, renchérir la primauté de la fin, c'est employer des méthodes ou des stratégies méchantes qui risquent d'aboutir au nihilisme. Voinov jure atrocement : « *Je mens. Mais je ne mentirai plus le jour où je lancerai la bombe* » (p. 24). La destinée de Stépan par exemple est orientée par l'impatience et la vengeance mais il insiste que la fin vaille mieux que les moyens. Cette démesure du désir est bien souvent cause de catastrophe et d'échec. Stépan s'abandonne aux excès. Kaliayev pense que cette démesure issue de la supériorité des moyens ne constitue qu'un abîme de la folie menant mécaniquement à la destruction. On se rend compte que la révolte de Stépan est plus véhémement que celle de Kaliayev. Elle est menée contre l'injustice mais aussi contre l'humanité, contre la société et contre l'homme. La justice recherchée devient donc l'injustice contre l'innocence. La conséquence, c'est la révolte prométhéenne. Stépan remarque alors : « *Nous serons les maîtres du monde* » (p. 59) et Kaliayev note : « *Mais derrière ce que tu dis, je vois s'annoncer un despotisme qui, s'il s'installe jamais, fera de moi un assassin alors que j'essaie d'être un justicier* » (p. 63). Sinon pourquoi insister qu'on tue les deux enfants dans la calèche alors que la rétribution de la justice ne se dirige que contre le malfaiteur ou le criminel ? Selon la justice de rétribution, seule la personne qui a commis le crime doit en subir une punition et nulle autre.

Un autre argument de Kaliayev et ses collègues, c'est qu'il faut tâcher de préserver la vie qui est très chère. Chaque individu a naturellement besoin de tendresse humaine. Chaque être humain en a besoin quelque fois surtout puisque la vie de l'homme est très sacrée et importante pour protéger. Le premier devoir moral sera donc de reconnaître le caractère sacré de la vie humaine et le premier impératif catégorique sera de respecter cette vie. Le respect de cette vie s'illustre mieux ainsi : « *Je ne peux en effet affirmer la valeur de la vie sans reconnaître le caractère universel de cette valeur. Je ne peux simultanément rejeter le suicide et accepter le meurtre des autres. Par ma révolte, j'entre donc en communion avec des autres hommes* ».

L'âme humaine est par nature sacrée et puissante. C'est la raison pour laquelle Kaliayev est, à part son principe directeur de mesure, contraint malgré lui de ne pas lancer la bombe lorsqu'il voit les enfants dans la calèche : « *Alors, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mon bras est devenu faible. Mes jambes tremblaient. Une seconde après, il était trop tard. ... Dora, ai-je rêvé, il m'a semblé que les cloches sonnaient à ce moment-là ?* » (p. 55). Dora s'étonne : « *Pourrais-tu, toi, Stépan, les yeux ouverts, tirer à bout portant sur un enfant ?* » (p. 58). D'après elle, Schweitzer n'a pas pu non plus la première fois. D'ailleurs, même Stépan, qui sans doute présente une rigidité inhumaine, ferme les yeux lorsqu'on lui demande s'il aurait pu lancer la bombe dans pareilles circonstances.

Un autre argument de Kaliayev et ses collègues pour maintenir la prééminence des moyens, c'est l'exigence jurisprudentielle de porter des limites à toute liberté ou action humaine. Encore, naturellement, toute action qui va à l'encontre des attentes de la plus grande majorité du peuple est vouée à l'échec. Dora dit donc qu'au cas où les enfants seraient tués « *l'Organisation perdrait ses pouvoirs et son influence* » (p. 59). Elle ajoute : « *Et si l'humanité entière rejette la révolution ? Et si le peuple entier, pour qui tu luttas, refuse que ses enfants*

soient tués ? Faudra-t-il frapper aussi ? ». C'est sans doute la raison pour laquelle elle conseille que « *même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites* » (p. 62). Elle est fort convaincue que : « *Ce jour-là, la révolution sera haïe de l'humanité entière* » (p. 59). Le soi-disant bonheur sera réjoui par qui après le massacre des gens ? Le malheur même des individus ne serait-il pas intensifié ? On ne peut donc pas multiplier le désordre au nom de la révolution. Il faudrait conséquemment épargner les innocents qui vivent apparemment en paix. Il semble impossible d'atteindre la justice par le chemin de l'injustice et du malheur.

De plus, le groupe, à part Stepan, modèrent les moyens à employer en inscrivant aussi leurs actions dans la perspective des directives de l'Organisation : « *Il fallait que tout fut prévu et que personne ne put hésiter sur ce qu'il y avait à faire* » (p. 57).

Un autre point renchéri par le groupe contre la prépondérance de la fin vis-à-vis des moyens a trait à cette même rétribution équitable qui exige que tuer c'est prendre la vie à quelqu'un et donc on doit se faire tuer après avoir tué pour la rédemption salvatrice. Cette croyance comporte une qualité expiatoire. Kaliyev croit que les hommes ne vivent pas que de justice et d'innocence et donc aimer la justice, c'est se sacrifier pour les hommes de demain. Il affirme donc qu'il aime ceux vivant aujourd'hui sur la même terre que lui et que c'est eux qu'il salue.

C'est donc pour eux qu'il lutte et qu'il consent à mourir. Il n'ira donc pas frapper le visage de ses frères. Il croit que faisant ainsi équivaldrait ajouter à l'injustice vivante pour une justice morte.

2.3 La Fin Justifie-t-elle les Moyens ?

Après l'exposé du conflit équilibre des fins et des moyens ci-dessus exhibé, tachons d'en prendre parti. Avant ceci, néanmoins, revoyons de façon synthétique les arguments clés de chacune des deux parties du conflit.

Stépan, de sa part, met en avant les suivants : l'exigence de la justice punitive, la nécessité de la vengeance, l'inutilité de la vérité, l'obligation à obéir aux directives de l'Organisation en tant que référence, la longue durée de filatures aussi bien que la plénitude de confiance en la justice abstraite. En revanche, Kaliyev et ses collègues nous révèlent la prééminence de mesurer les moyens en nous référant aux effets néfastes de la plénitude de confiance en la justice abstraite et absolue, au besoin de préserver la vie sacrée, à la puissance naturelle de l'humanité, à l'exigence jurisprudentielle de porter des limites à toute liberté ou action humaine, au besoin d'écouter l'Organisation aussi bien qu'à la nécessité d'expiration et de rachat après avoir tué.

On se rend compte que l'approche de Stépan, à la surface, n'est pas dénuée de raison d'être. La monarchie détient le pouvoir absolu. Elle ne l'emploie pas de manière libérale afin de rendre la liberté et le bonheur au peuple mais de façon tyrannique et dictatorial pour le faire souffrir. Pour combler le malheur, la monarchie se retranche au pouvoir en gardant si jalousement ce pouvoir que qui que tache de le renverser ou le critiquer en disant la vérité de la tyrannie qui se manifeste est mis en prison ou à mort. L'ordre doit-il être permis de s'éterniser ainsi ? Les plusieurs attentats se vouent à l'échec et la chance ne se présente que le plus rarement possible. D'ailleurs, le duc confronte chaque attentat ou critique avec une violence absolue. Quel moyen donc devrait-on employer pour confronter une telle attitude ? Pourquoi ne pas tuer le neveu et la nièce pour empêcher la mort des milliers d'enfants russes pendant des années encore.

Implicitement, les arguments de Stépan révèlent toutes les faiblesses apparentes des propos de Kaliyev et ses collègues. Néanmoins, une analyse plus profonde exhibe le contraire. Les dires et les attitudes de Stépan ne dévoilent que son désir démesuré de vengeance exagérée à cause des peines qu'il a subies. D'après même la justice absolue et punitive à laquelle il s'accroche, sauf celui qui a commis un crime doit être puni selon la loi et la mesure de son crime. Pourquoi donc le neveu et la nièce du grand-duc doivent-ils mourir pour le crime qu'ils n'ont pas directement commis ? Comment même les enfants peuvent-ils empêcher la faim ? La nécessité existe pour qu'on respecte la vie humaine qui est très sacrée et chère. Stépan, lui, croit bien à l'authenticité des fins ultimes et pénultièmes : tuer le grand-duc et qui que ce soit, abatte la tyrannie et rendre la liberté et le bonheur au peuple russe. Ainsi, qui va jouir de ce bonheur du peuple ? Cette justice absolue que propose Stépan (exigeant l'exécution des individus qui vivent apparemment en paix) n'enchaîne donc que le nihilisme. D'ailleurs, si la justice constitue le principe moral qui exige le respect du droit et de l'équité ; et si Stepan et Kaliyev reconnaissent l'Organisation en tant que symbole de ce droit, qu'est-ce qui empêche la reconnaissance de l'obligation à suivre assez étroitement les directives de l'Organisation selon lesquelles seul le grand-duc est à descendre ? Et si on ne prend aucune mesure et que les enfants et beaucoup d'autres individus meurent et que l'Organisation est haïe et négligée, comment lui Stépan peut même survivre pour jouir du bonheur dont il a toujours rêvé ?

On peut donc voir que la mesure que propose Kaliayev et ses collègues (surtout concernant le principe de la nécessité de l'expiation et du rachat après avoir tué) est plus apte à faire réaliser les fins de l'Organisation en mitigeant les dégâts pour que le peuple puisse survivre afin de réjouir amplement des fruits des fins.

Ceci constitue vraiment la base du rejet par Kaliayev d'accepter la proposition de la grande duchesse d'exhiber le regret. Encore, c'est le fondement authentique - au final - de la mort heureuse de Kaliayev et celle de Dora.

Conclusion

Ce glissement du développement logique du conflit équilibre des fins et des moyens au conflit déséquilibre grâce au parti pris, nous révèle amplement la prééminence de la mesure à la démesure, de la justice modérée à la justice abstraite absolue. L'exécution du grand-duc sans les enfants, le procès de Kaliayev et son exécution aussi bien que la mort de Dora peuvent au moins éveiller une prise de conscience de l'ordre des choses sur le plan social, économique, etc. de façon à effectuer quelques réformes pour convenir au peuple russe, surtout puisque l'organisation ne sera pas détestée par celui-ci. Malgré cet état des choses, on laisse toujours la responsabilité de l'ordre politique entre les mains de la monarchie absolue. Conséquemment, comment peut-on rendre définitivement ce qu'exige primordialement la justice quelconque, la suzeraineté absolue, au peuple russe avec l'existence perpétuelle de la dynastie des Serge ?

References

- [1] CAMUS, A. Les Justes, Editions Gallimard, 1950.
- [2] LOTTMAN, H.R., Albert Camus, Editions du Seuil, Paris, 1978.
- [3] LEBESQUE, M., Camus, Editions du Seuil, Paris 1985
- [4] BRUEZIERE, M. Histoire descriptive de la Littérature contemporaine, Tome I, Berger-Levrault, Paris, 1975.
- [5] LEVI-VALENSI, J. Les critiques de notre temps et Camus, Editions Garnier Frères, Paris, 1970.
- [6] Le Petit Larousse Illustre, Larousse, Paris, 2006.